Association Diocésaine de Limoges
5289

DISTRIBUTION DES PRIX

DE

L'ÉCOLE GRATUITE

DES BEAUX-ARTS

Appliqués à l'Industrie

Le 16 août 1868 a eu lieu, dans le grand salon de la Société philharmonique, la distribution des prix de l'École gratuite des Beaux-Arts. En dépit de l'orage et d'une pluie torrentielle, une brillante et nombreuse assemblée avait tenu à assister à cette fête.

A deux heures, M. le Maire de Limoges, président né du comité de direction de l'Ecole, prenait place au fauteuil de la présidence, ayant à sa droite M. Adrien Dubouché, président du comité, et à sa gauche M. Mazel, procureur général près la Cour impériale de Limoges. Sur l'estrade avaient également pris place M. Boudet, secrétaire général de la préfecture; MM. Barbou des Courières, Fontaneau et Mignot, adjoints du maire; M. Petit, président du Tribunal de commerce; M. le colonel de gendarmerie; plusieurs membres du Conseil municipal et les membres du comité de direction de l'Ecole.

M. le Maire a ouvert la séance par un discours dans lequel il a rappelé, en termes choisis et élevés, la fondation du Musée céramique et de l'École gratuite des Beaux-Arts, et la large part que l'Administration et le Conseil municipal de Limoges ont prise à l'œuvre nouvelle.

M. Dubouché a pris ensuite la parole. Il nous a fait à grands traits l'histoire de cette école rêvée pendant si longtemps par

lui, vivante aujourd'hui et se développant en toute liberté dans sa vive et forte jeunesse. Le temps n'est plus où cette idée, accueillie avec indifférence par les uns, avec raillerie par les autres, n'était soutenue que par M. Dubouché et quelques disciples aussi rares que fidèles ! Depuis un an bientôt, elle a droi de cité parmi nous, elle est acceptée et louée par tous, et ses anciens contradicteurs eux-mêmes, comprenant tout ce qu'elle a de grand et de bon, sont les premiers à crier : victoire !

Voilà ce que M. Dubouché nous a raconté dans son langage plein de bonne grâce, de mots heureux, de vives saillies, de fines observations et aussi de graves et paternels conseils. Nous nous sommes sentis tous émus quand il nous a représenté la jeune ouvrière assise au foyer béni de la famille et sous la protection de l'art, y exerçant les vertus de la jeune fille et de la jeune femme.

Il y a quatre ans, à la clôture de l'exposition de la Société des Amis des Arts, M. Dubouché se servait dans son discours d'une expression qui nous est toujours restée dans la mémoire : Il faut travailler, disait-il, « à la chaleur de son âme. » C'est à cette chaleur qu'il écrit, et c'est de sa foi dans l'art, foi si énergique et si brûlante, que sortent ses excellents et très remarquables discours.

M. Lemas, secrétaire du comité de direction, était chargé de lire la liste des prix, mais avant il a voulu exposer aux élèves le caractère de l'enseignement de l'École et le but que ses professeurs seraient heureux d'atteindre. Certes, la tâche était difficile, mais M. Lemas avait tout ce qu'il faut pour s'en tirer avec honneur et bonheur.

Il nous a fait une véritable conférence que l'assemblée tout entière a écoutée avec la plus profonde attention, et que les élèves de l'École feront bien de lire et de méditer. Ils y trouveront tout le programme de leurs études développé et expliqué dans un langage élégant et clair, simple et ferme. Ils y remarqueront surtout la part importante que M. Lemas donne au dessin, qui est à l'art ce que l'orthographe est à la langue, c'est-à-dire une base indispensable.

Le dessin est « unenécessité, » disait le Poussin, et un illustre contemporain du Poussin, Bossuet, disait à son tour dans un passage cité jeudi dernier par M. Guillaume à l'école des Beaux-

Arts de Paris : « La peinture qui travaille de la main plus que les autres arts libéraux s'est acquis un rang parmi eux à cause que le dessin qui est *l'âme de la peinture*, est un des plus excellents ouvrages de l'esprit. » Et il ajoutait : « J'en dis autant de la sculpture. »

Voici donc, grâce à M. Lemas, nos élèves bien édifiés sur ce qu'ils ont à faire, sur ce que nous attendons d'eux. Qu'ils aient sans cesse sous les yeux ces préceptes que le jeune et savant orateur leur a si nettement et si éloquemment énoncés !

A. Guillemot.

Discours de M. le Maire.

Messieurs,

La solennité qui nous réunit aujourd'hui est le premier acte extérieur, la première manifestation publique de l'existence de notre École des Beaux-Arts appliqués à l'industrie. Je ne veux pas à cette occasion dérouler devant vous le tableau du mouvement artistique qui s'est produit à Limoges dans ces derniers temps ; je ne viens pas non plus vous entretenir des résultats obtenus pendant une première année scolaire ; je laisse tout naturellement cette tâche à MM. les président et secrétaire du comité directeur de l'École, qui s'en acquitteront, sans doute, beaucoup mieux que je ne saurais le faire. J'essaierai seulement de rappeler ici, en quelques mots, l'origine de cette institution.

Sans méconnaître les services rendus depuis près d'un demi-siècle à toutes les branches de l'industrie locale par les écoles de la Société d'agriculture, les fabricants de porcelaine de Limoges avaient souvent témoigné le désir de voir s'ouvrir des cours d'un ordre plus élevé, plus spécialement dirigés en vue du perfectionnement de la plus importante de nos fabrications, des cours plus propres, en un mot, à former une pépinière de modeleurs et de décorateurs habiles et pouvant lutter victorieusement avec nos rivaux.

Ce désir ne se borna pas à la simple expression d'un vœu. Bientôt des souscriptions furent recueillies, et les chefs de nos

premières maisons de porcelaine, guidés dans cette voie par l'initiative entraînante de M. Dubouché, vinrent offrir à mon honorable prédécesseur et ami les sommes qu'ils avaient réunies, lui demandant en échange un local convenable et une subvention proportionnée aux sacrifices qu'ils s'imposaient eux-mêmes. M. Péconnet aurait certainement donné suite à de telles ouvertures, si de plus hautes destinées ne l'eussent appelé ailleurs. C'est ainsi que m'est échu, à moi son successeur immédiat, le soin d'accomplir, avec l'aide du Conseil municipal, l'œuvre conçue sous son administration, et à laquelle je suis fier d'avoir contribué dans la faible mesure de mes forces.

Fondé de la sorte, il y a moins d'une année, par le concours de la commune et de généreux souscripteurs, amis du progrès et de leur pays, la nouvelle École a rapidement conquis la faveur publique. Et cette faveur, elle la doit aux savants enseignements de deux professeurs d'un rare mérite, d'un zèle sans bornes, habilement secondés par une jeune artiste aux succès de laquelle nous avons plus d'une fois applaudi dans une autre enceinte, et qui, après s'être perfectionnée à Paris dans l'art auquel elle s'est consacrée, est venue apporter le concours de son gracieux talent dans la ville témoin de ses premiers essais. La faveur qui entoure cette École, elle la doit encore aux soins incessants de la commission qui la dirige, à la solide et féconde organisation dont l'a dotée le digne président de cette commission à qui je suis heureux d'apporter ici le témoignage de l'estime et de la gratitude de ses concitoyens, et dont l'intelligente et infatigable activité avait déjà si efficacement concouru au développement du Musée céramique, création aujourd'hui à peine connue du public, faute d'un local suffisant, mais qui, bientôt, s'étalera à l'aise dans les vastes salles que l'administration municipale lui prépare.

Vous avez sous les yeux, Messieurs, les travaux des élèves de notre École des Beaux-Arts pour cette première année. Sans empiéter, en aucune façon, sur les justes attributions de MM. les président et secrétaire de la commission, je veux vous faire remarquer avec quelle hardiesse, quelle vigueur, quel sentiment artistique ces travaux sont, pour la plupart, exécutés. Mais, tout en constatant, avec une vive satisfaction, les beaux résultats obtenus, n'oublions pas, pour être justes, qu'un grand nombre des jeunes gens et des jeunes filles qui fréquentent le

nouvel établissement étaient déjà rompus aux premières difficultés de l'art du dessin par les leçons reçues dans une autre école, sœur aînée de la nouvelle venue, comme elle subventionnée par la commune, et qui, depuis longtemps déjà, avait tracé le sillon que celle-ci doit élargir; et puisque j'ai parlé de l'école placée sous le patronage de la Société d'agriculture, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu. Puisse-t-il n'exister jamais, Messieurs, entre les deux établissements, ni rivalité, ni antagonisme; qu'il y ait, au contraire, une franche et loyale fraternité, une noble émulation; que les succès de l'un soient toujours pour l'autre une excitation à faire aussi bien et même mieux. Le développement de l'art parmi nous ne pourra que gagner à cette lutte courtoise, et les deux institutions tendant au même but, se prêtant un mutuel appui, se fortifieront l'une par l'autre pour le plus grand avantage des élèves qui viendront puiser chez elles le savoir et l'inspiration.

Voilà donc Limoges en possession de deux écoles de dessin, de deux autres de modelage et d'une de peinture sur porcelaine. Bientôt un nouveau cours de peinture sur porcelaine sera ajouté à ceux de l'École des Beaux-Arts. Bientôt aussi s'ouvriront au public les portes du Musée céramique, dont les collections s'augmentent chaque jour et qui va prochainement s'enrichir des dons du Gouvernement, grâce aux bienveillantes démarches de nos députés et de l'éloquent sénateur qui, naguère, devant l'auguste chef de l'État, plaidait aussi, avec tant de succès, la cause du chemin de fer d'Angoulême par la vallée de la Vienne; et soyez bien assurés, Messieurs, que si besoin était, notre Musée trouverait chez le nouvel et éminent administrateur de ce département, ami fervent du beau et artiste lui-même, les encouragements les plus éclairés, l'appui le plus efficace.

Au milieu de tous ces éléments d'instruction si complets et si variés, il sera facile, sans doute, aux peintres, aux modeleurs de nos manufactures de s'initier à tous les secrets de leur art et de se mettre en état de défier toute concurrence. Vienne une autre exposition, ils sauront, par la supériorité incontestable des produits sortis de leurs mains, forcer les jurys de l'avenir à rendre à la fabrication limousine le premier rang, le seul qu'elle puisse accepter. C'est à vous, jeunes élèves, qu'est réservé en partie l'honneur de réaliser ces belles espérances,

et de faire revivre, sous un aspect nouveau, la gloire de nos anciens émailleurs. Je compte que vous ne faillirez pas à votre mission.

Discours de M. Dubouché.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous sommes réunis pour fêter une entreprise bien utile au pays. Quand nous en avons pris la tâche, nous avions une grande foi dans les idées dont nous sommes les interprètes; mais, en voyant autour de nous la gaîté de nos élèves, l'empressement de leurs mères, la bienveillance des gens du monde et le bon accueil de vous tous, je sens redoubler ma ferveur et je comprends plus que jamais la puissance d'une conviction.

Cette conviction date de loin, Messieurs ; permettez-moi de vous en faire la courte histoire.

I.

En 1858, l'étude de l'art appliqué à l'industrie était à Limoges une idée mûre, un besoin absolu.

L'Exposition du centre de la France, cette tentative hardie organisée par des esprits supérieurs, mit en relief les efforts individuels et les forces vives du pays, et nous démontra les grandes lacunes de notre éducation artistique ; en effet, nous ne possédions à un degré assez élevé ni le sens esthétique, ni le respect des traditions, indispensable au progrès de notre industrie.

Constater l'effet n'était pas assez ; il fallait remonter aux causes et reconnaître qu'on ne saurait attendre l'éclosion du goût là où l'on n'avait rien semé.

C'est pourquoi nous fondions en 1862 la Société des Amis des Arts, qui s'est si facilement développée parmi nous et qui s'est tout d'abord acquis le bienveillant patronage de la municipalité.

La première exposition de cette société, qu'une subvention de 6,000 fr. lui permit de faire, se termina par un résultat magnifique : l'achat de 60,000 fr. de tableaux.

En 1864, la générosité de la commune fut aussi grande que la première fois ; le succès de l'exposition fut doublé.

Limoges aimait donc les arts, se passionnait pour eux et prouvait sa passion par l'achat de belles œuvres ; notre ville n'était qu'endormie, le sang de nos vieux émailleurs coulait encore dans nos veines !

Que faire en face d'un succès qui dépassait si grandement notre plus chère ambition, mais qui pouvait s'arrêter trop tôt ? — nous armer de cette force des forces que l'on nomme la persévérance, et marcher vers le but sans faillir.

Déjà le monde artistique applaudissait : l'élan était donné, il n'y avait qu'à suivre, on suivit.

La Société archéologique, dont les bienfaits ne sont pas assez connus, réveillait, en 1866, le projet endormi d'un Musée céramique ; sa prévoyance et son bon sens lui indiquaient l'impérieuse nécessité d'offrir à l'étude des ouvriers et des patrons les plus beaux spécimens de l'art de la poterie.

Des esprits élevés appuyèrent cette idée généreuse au sein du Conseil municipal ; on reconnut l'urgence de ce projet ; dès lors, aucune faveur ne lui manqua : souscription municipale, souscription des citoyens, subvention départementale, dons des fabricants de porcelaines de Limoges, de Paris et de l'étranger, tout nous vint à souhait comme dans les vieux contes, et la bonne fée arrangea si bien nos affaires, que la somme souscrite de 9,000 francs se traduisit par plus de 80,000 fr. d'objets d'art.

Enfin, pour loger ces richesses, il fallait un local ; c'était une grosse affaire ; le Conseil, sur le savant et spirituel rapport de notre cher collègue, M. Henri Ardant, vient d'y pourvoir, en mettant à notre disposition des salles merveilleusement appropriées à notre utile entreprise.

Enfin, Messieurs, cette œuvre de régénération artistique a été couronnée par la fondation des écoles des beaux-arts, due à l'initiative des fabricants de porcelaines, et richement dotée par l'inépuisable bienveillance de l'édilité limousine.

Messieurs, ce jour est un beau jour pour nous : c'est celui de la victoire ; cette entreprise, qui semblait si difficile au début, s'est heureusement accomplie ; les utopistes d'hier sont devenus les hommes pratiques d'aujourd'hui ; vous pouvez apprécier les premiers fruits de leur œuvre qui a reçu naguère un témoignage bien précieux : M. Baudoin, inspecteur général de l'in-

struction primaire, a honoré notre École en disant qu'il n'en avait pas rencontré, en province, de mieux organisée et qui donnât de plus belles espérances. Aussi, tous les premiers obstacles de la route sont aujourd'hui complètement oubliés; d'ailleurs, nous ne nous sommes jamais étonnés ni plaints d'en rencontrer; c'est une chose excellente que de passionner les esprits : une idée qui ne s'attire pas de contradicteurs reste infailliblement dans les limbes du lieu commun.

Nous sommes donc fiers de parler de ce que nous avons fait; ce qui nous reste à faire viendra en son temps : la patience est facile quand le succès est certain.

Dans l'avenir, c'est-à-dire demain, notre espoir est de fonder une école supérieure de peinture sur porcelaine, où les élèves, possédant la science du dessin, composeront des ornements de bon goût. Une moufle sera créée pour fixer immédiatement ces travaux sur la porcelaine, et aussi pour étudier, à loisir, les émaux de pâte tendre, la valeur des tons, la magnificence des couleurs.

Nous établirons, enfin, des conférences dans lesquelles M. Astaix, notre chimiste si distingué; MM. Claudius Popelin, Charles Blanc et Burty, ces profonds connaisseurs de l'art, raconteront tour à tour les procédés du dessin, les secrets de la chimie et ses merveilleuses applications à la céramique; l'histoire de l'art et des artistes; leurs tâtonnements, leurs souffrances, leur courage et leur gloire; et nous poursuivrons ce complément obligé de nos études jusqu'au jour où Limoges, renouant les brillantes traditions du passé, aura reconquis son sommet artistique et laissé loin d'elle les industries rivales qui voudraient lui ravir la première place dans le commerce des porcelaines courantes et artistiques.

Pour arriver à ce but, nous nous inspirons toujours de ce groupe d'érudits, de chercheurs passionnés, de cette courageuse phalange de *l'Union centrale* et de *la Gazette des Beaux-Arts*, dont les conseils si salutaires ne nous ont jamais fait défaut; nous continuerons à faire appel aux lumières de la chambre de commerce, à la protection du Conseil municipal, à l'initiative des fabricants de porcelaine et des gens du monde; nous prierons enfin tous les dévoûments de soutenir notre tâche; notre comité vous soumet simplement son passé; il prend plus que jamais l'engagement de consacrer ses heures à cette œuvre de

patriotisme et de vérité. Avec vous, Monsieur le maire, cette œuvre lui est facile; en multipliant les écoles, votre administration s'est souvenue que l'affranchissement de l'esprit, par l'instruction, était un droit absolu pour l'homme; vous avez compris qu'enseigner le peuple est le premier devoir des magistrats de la cité, c'est en même temps leur plus grand honneur; aussi suis-je heureux de remercier solennellement, au nom de la commission tout entière, et l'Administration et le Conseil municipal qui, avec une unanimité si honorable pour nous, ont secondé nos efforts de leur constante et bien précieuse sympathie.

II.

Messieurs, on pensait autrefois, quelques personnes pensent encore que l'art et l'industrie font un mauvais ménage, qu'une entente cordiale leur est interdite, qu'un directeur de fabrique ne peut suivre, à la fois, la marche sage et mesurée du commerce et s'abandonner à l'élan hasardeux de l'art et de la fantaisie.

Nous, Messieurs, nous disons absolument le contraire : nous affirmons qu'aux poteries les plus vulgaires, on peut, sans élévation de prix, donner la forme la plus pure; qu'à la décoration la plus simple on peut donner la plus grande distinction; les anciens, nos maîtres, le prouvent, et si nous n'avions pas sous les yeux les magnifiques exemples de Lyon et d'Aubusson — ces fabriques font de l'art et du meilleur, — si nous arrivions à nier les chefs-d'œuvre de Barbedienne et de Froment-Meurice, nous n'aurions qu'à signaler les efforts de l'Angleterre, le cri d'alarme des jurys français et le mouvement général des écoles de dessin et des sociétés d'art en France et dans l'Europe entière.

Le goût qu'on nous envie et qu'aujourd'hui l'étranger nous dispute, c'est l'art qui se développe par le dessin, par l'éducation, par la fréquentation des chefs-d'œuvre, et notre conviction à exalter cette vérité est telle, qu'elle nous a conduit à créer des écoles pour étudier les lois éternelles du beau et les appliquer à notre industrie nationale.

Voici donc nos tendances, et pour les suivre avec succès, nous avons eu la main heureuse ! Nous avons deux professeurs,

l'un, M. Alexandre Lafond, l'élève d'Ingres, l'émule et l'ami du regretté Flandrin. — Ses idées, ses recherches, toute sa religion sont de conserver intactes, dans la science si difficile de l'instruction, les belles traditions du grand art; — les dessins que vous voyez sont la preuve de ce que j'avance, — la recherche du beau par la simplicité des moyens.

M. Lafond a conquis tous ses grades; quatre médailles remportées successivement à nos grandes expositions attestent hautement son mérite; pour obtenir la suprême récompense, ce qui lui a manqué, ce n'est pas d'avoir plus de talent, c'est d'avoir moins de modestie.

Que notre estimé professeur me pardonne de louer devant vous sa réserve et son mérite, deux qualités rarement sœurs.

M. Dotezac est un vaillant professeur; depuis trois mois seulement qu'il partage nos travaux pour la sculpture et le modelage, nous voyons autour de lui se faire les progrès les plus variés, les plus directement applicables à l'industrie; quand M. Dotezac aura pris, avec la même ardeur, la direction de l'École de peinture sur porcelaine, nous sommes sûrs qu'avec l'aide de Mlle Dupuy, dont les conseils et l'exemple sont si profitables aux élèves, notre entreprise, alors bien complétée, portera ses fruits, des fruits d'or, n'en doutez pas, Messieurs.

Aujourd'hui que nous possédons notre programme, l'étude du dessin sous toutes ses formes, c'est-à-dire l'étude graduée des fleurs, de l'ornement, de la tête, de la bosse et de la sculpture, nous avons l'assurance de conduire à bon port l'élite de nos élèves. Mais il ne suffit pas que ce groupe, où les nullités n'étoufferont pas les valeurs, sache bien dessiner; il faut qu'à la sortie de nos écoles, ces jeunes gens entrent dans les deux grandes voies productives de l'industrie limousine; il faut qu'ils appliquent leurs études au modelage et à la décoration. Le premier chemin est facile à suivre; le deuxième, celui de la décoration dans le domaine de l'art élevé, offre des difficultés que vous me permettrez d'exposer avec franchise.

A Paris, à Lyon, à Mulhouse, à Saint-Etienne, à Aubusson, dans tous les grands centres manufacturiers, un artiste compose un dessin, le soumet au fabricant qui l'achète; celui-ci le fait exécuter et le livre au commerce à ses risques et périls; de là, une industrie bien organisée.

Pareille chose se passe à Limoges pour la vente des formes;

un modeleur présente un dessin nouveau; si les lignes en sont heureuses, le fabricant l'agrée, et tous les deux font, sur ce dessin, un bénéfice légitime.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi pour la décoration de la porcelaine? A peu d'exceptions près, un artiste ne compose guère, ne compose pas. Le plus souvent, un décorateur attend du directeur de fabrique le dessin qu'il doit copier. Je parle des pièces de luxe; de son côté, le négociant dit à l'acheteur : expliquez vos désirs, votre intention, votre goût, mes artistes l'exécuteront; c'est le monde renversé.

Et l'acheteur répond :

Mais je veux voir, je veux choisir; séduisez-moi. Vainement on l'invite à la confiance; dans le doute, il s'abstient et s'en va acheter au poids de l'or, là où il voit, là où il est séduit, c'est-à-dire à Paris.

La vraie raison de la mévente des objets de luxe vient de ce que les chefs d'atelier ne travaillent que sur commandes, et que l'acheteur se garde bien de livrer sa commande au hasard d'une exécution qu'il redoute imparfaite.

Cela est naturel; quand notre budget nous convie au luxe d'un tapis, d'un meuble, d'un objet d'art, c'est déjà une grosse affaire ; quand les dames, qui ne s'en gênent guère, veulent se parer d'étoffes et de bijoux, le vendeur se garde bien de dire : expliquez vôtre goût, j'exécuterai vos ordres; il est plus adroit, il saisit son client, le captive, l'éblouit par de riches assortiments et le force à tirer de sa bourse souvent bien plus qu'il ne voulait dépenser; c'est tant mieux pour le fabricant, pour l'industrie et pour l'art.

En un mot, le décorateur ne fait rien d'artistique, de peur de ne pas vendre; il ne vend pas parce qu'il n'a rien d'artistique à offrir.

Ce système est vicieux : il a transporté à Paris, à notre grand dommage, la décoration du luxe dont nous avions autrefois la plus grande part, et ne nous a laissé que la décoration commune qui ne suffit pas, Messieurs, à l'intelligence artistique limousine, à la légitime ambition de notre pays.

Eh bien, ne ressemblons-nous pas à certains malades qui ont plus peur des remèdes que du mal même, et qui se laissent volontiers mourir, plutôt que de dire tout haut le mal dont ils souffrent; cet abandon, j'ai le courage de dire que nous l'avons

mérité ; le but de notre école est donc de signaler le mal, de le vaincre et de ramener à nous cette partie si importante de l'industrie porcelainière.

Il faut que nos artistes décorateurs, qui savent trouver dans leur propre fond des œuvres de bon goût, ne soient pas une exception ; il faut que, dans nos ateliers de décoration, tous les ouvriers connaissent les bienfaits de l'école; il en est parmi eux qui peignent sans savoir dessiner, qui écrivent sans savoir lire; il faut que les directeurs de fabrique soient, à leurs risques et périls, pourvus de sérieux assortiments : les assortiments attirent la clientèle, la riche clientèle fuit l'inconnu ; il faut que l'acheteur de Limoges et d'ailleurs sache que notre ville n'est pas seulement le grand centre de la porcelaine blanche; il faut qu'elle offre aux heureux du jour les mille séductions de l'arrangement et de la couleur pour les choses courantes comme pour les objets du plus grand luxe. Lyon ne fabrique-t-il pas des étoffes depuis 2 fr. jusqu'à 500 fr. le mètre? Aubusson ne fait-il pas des tapis de 30 fr. et de 30,000 fr.? Nous devons suivre de tels exemples; en vain l'on essayerait de transformer Limoges en ville d'industrie vulgaire, cette belle cité portera toujours en elle comme l'essence des beaux-arts ; Limoges sera toujours la ville de Léonard. Il le faut, cela sera; le progrès de nos élèves, leur esprit chercheur et sérieux, le bon sens des chefs de fabrique paraissent justifier notre espoir.

III.

Ce problème, c'est vous qui le résoudrez, mes jeunes amis, cette plaie, c'est vous qui la guérirez. Marchez donc avec nous. Nous écartons de votre chemin presque toutes les difficultés de votre carrière, nous venons à vous pour vous proposer d'étudier et d'apprendre.

Quand vos excellents professeurs vous auront montré le secret de leur art, nous appliquerons ensemble vos travaux à notre belle industrie. Sans doute, il nous est difficile de réclamer du jeune âge toute l'attention au travail qu'il nous donnera plus tard; à ces enfants, nous demandons surtout le respect dû aux maîtres et la confiance en nous; mais, je m'adresse à vous, Mesdemoiselles, dont l'assiduité à de sérieuses études a rendu

notre tâche agréable et féconde; vos progrès que je proclame ont déjà grandement développé en vous le talent qui convient aux femmes : celui de la décoration sur porcelaine qui demande la grâce, l'élégance, le sens de la mode, non pas celle des extravagances féminines, mais de la mode qui reste fidèle au goût le plus correct, au sentiment le plus pur.

Votre sexe connaît, par droit de naissance, les fleurs, les ornements distingués, les arrangements délicats, et, grâce à vos travaux, vous en apporterez le bon goût même dans les ouvrages modestement rétribués.

Dans l'avenir qui vous est réservé, Mesdemoiselles, choisissez de préférence le travail en famille; c'est ainsi que votre aimable profession vous conduira plus sûrement au bonheur. — L'art, votre meilleur guide, votre plus sincère ami, parera vos demeures et rendra la vie plus gaie à ceux qui vous entourent; l'amour du beau et l'esprit de famille, ces deux forces qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, font avec le sourire de la femme le bonheur de la maison et la joie de l'atelier.

Et vous, jeunes gens, qui demain serez des hommes, ayez l'amour fervent de votre profession, le dévoûment au devoir, la fidélité au travail.

« Le travail vous rendra le plaisir plus sensible et la douleur » moins amère. » A ces artistes sans courage qui disent qu'en industrie l'art est inutile, répondez en leur montrant les splendeurs de l'industrie française. Soyez actifs, patients; soyez modestes : Dieu ne refuse rien à de pareilles vertus. Imitez nos vieux pères qui suivaient leur carrière simplement et loyalement; ces illustres maîtres n'avaient pas honte, en créant leurs chefs-d'œuvre, de vivre et de mourir dans l'atelier paternel; leur honneur et leur bonheur s'y intéressaient. De leur temps, la réussite était une patience, l'honnêteté était une vérité; ils n'y substituaient pas, comme l'on fait trop souvent aujourd'hui, l'habileté, le savoir faire, l'adresse et l'élasticité de conscience; ils suivaient leur chemin avec droiture et honneur.

Imitons leur exemple, Messieurs. La céramique a sur son livre d'or le nom glorieux de Bernard Palissy; que cette grande figure, que ce noble génie, que cet homme de bien soutienne notre courage et guide nos efforts. Comme lui, ayons la passion de l'art et du devoir; comme lui, soyons inébranlables dans

l'adversité : c'est quand le cœur est faible que les misères arrivent.

Quant à nous, Messieurs, notre mission est simple; elle est belle, si belle qu'elle m'émeut. Vouloir le bien, le vouloir avec persévérance, avec énergie, le vouloir de toutes nos forces; faire des artistes qui rendent à notre industrie son ancienne gloire; créer un groupe d'honnêtes femmes et de bonnes mères qui, fuyant les piéges de la vie, se consacrent à leur art au milieu de la famille, sous la protection du foyer béni; faire, par l'instruction, des citoyens libres qui, honorant le travail, honorent le pays : la tâche est séduisante pour nous, Messieurs; Dieu aidant, nos forces y suffiront. Nous nous inspirerons des belles paroles du poète : « Faire de l'art, c'est imiter le Créateur et donner aux hommes une joie divine. »

Discours de M. Lemas.

MESSIEURS,

Dans le discours que vous venez d'applaudir, notre honorable président a acquitté la dette de l'École envers l'Administration et le Conseil municipal, la Chambre de commerce, les fabricants de porcelaine; enfin, envers nos excellents professeurs; il a rendu justice à tous ceux qui ont bien mérité de l'industrie du pays, en concourant au succès d'une entreprise à peine commencée. Mais il est un homme que lui seul pouvait oublier, et à qui tout le monde songe d'abord quand il est question de l'art limousin et des beaux-arts. Vous savez tous quel est cet homme, Messieurs; et vous me sauriez gré de faire son éloge, si sa présence ne me le défendait pas. Qu'il me permette seulement de dire, au nom du comité, comme M. le Maire l'a fait tout à l'heure au nom de la cité entière, que son dévoûment infatigable aux intérêts de l'art et de l'industrie limousine trouve dans l'estime et l'affection de ses collègues, dans la gratitude des élèves, la récompense qu'il ambitionne uniquement.

Messieurs, si je n'avais pas dû trouver ici l'occasion de dire publiquement ce que vous avez justement applaudi, je me serais

dérobé à l'honneur périlleux de prendre la parole dans cette solennité artistique. J'ai cédé au plaisir d'exprimer ce que je sens et ce que vous sentez comme moi. Que ce soit là mon excuse.

Cependant, mon devoir ne serait pas entièrement accompli si je n'essayais pas de vous exposer le caractère de notre enseignement et le but que notre École serait heureuse et fière d'atteindre.

Nos élèves sont de tous les âges et se destinent aux différentes branches de l'art. Nous avons dû les répartir en plusieurs sections et les exercer à des travaux divers appropriés à leur force et à leur vocation. Voici quels sont les degrés que les élèves doivent suivre pour arriver au but. Tous partent du dessin géométrique, fondement et principe de tous les arts plastiques. Ils commencent par dessiner les lignes verticales et horizontales, passent aux lignes obliques, puis aux lignes courbes, et tâchent d'acquérir, dans ces faciles essais, la justesse du regard et l'exactitude de l'imitation.

Peu à peu les lignes se multiplient, s'infléchissent, se contournent, et l'apprenti dessinateur s'efforce de les suivre dans leurs détours et leurs caprices. Il examine leurs proportions, étudie leurs rapports et les transcrit fidèlement. Le voilà capable de tracer les contours de la figure humaine, réduite à ses traits essentiels, ou à reproduire les silhouettes des fleurs et des fruits ou des ornements que la main d'un maître a représentés sur le papier. Enfin, l'ensemble du corps humain, la plus difficile comme la plus accomplie de toutes les formes, est proposé à son imitation : encore plus d'efforts, plus d'attention, et sa main, guidée par un esprit déjà instruit à voir et à comprendre, réussit à rendre le modèle et à produire une œuvre qui atteste chez le jeune artiste le commencement de l'expérience et du savoir.

Je n'ai parlé que des modèles gravés. Il est une autre sorte de modèles que l'élève s'exerce à imiter en même temps que es premiers : ce sont les corps solides et la bosse. En s'efforçant de représenter des carrés, des sphères, des cônes, des cylindres en plâtre, c'est-à-dire des objets réels éclairés par la lumière du jour, le dessinateur apprend à la fois les lois de la perspective et du clair obscur, à rendre sur un plan unique des plans différents, à produire le relief et la forme par la seule

ressource du noir et du blanc. Comme dans les modèles gravés, la difficulté s'accroît rapidement; des objets simples, aux formes géométriques, sur lesquels la lumière produit des effets peu nombreux et fortement tranchés, on passe à l'étude de la bosse, c'est-à-dire des bustes, des bas-reliefs, des statues qui sont les images de la figure humaine ou de celle des animaux; c'est maintenant qu'il faut à l'œil de la sûreté, à la main de l'exactitude, pour représenter ces lignes si variées, si fuyantes, si mêlées, et ces accidents de la lumière qui éclate sur les saillies et laisse tous les autres plans tourner ou s'enfoncer dans l'ombre. Faire avec talent une académie d'après une de ces belles œuvres de la statuaire que le plâtre multiplie au grand profit de l'art, c'est, Messieurs, accomplir une tâche déjà bien difficile, c'est faire presque une œuvre soi-même : un pas de plus en avant, et le modèle vivant n'offrira pas à l'artiste de difficulté infranchissable. Ce pas en avant n'est pas fait encore; il se fera bientôt, nous pouvons l'espérer. L'étude de ces formes immobiles, simplifiées, idéalisées par le génie de leurs auteurs, et d'autant plus faciles à comprendre et à reproduire, amènera nos plus forts élèves à imiter les formes vivantes, sans se laisser asservir à la réalité, sans se perdre dans l'infini des détails; ils apprendront à dégager le sens et l'expression du modèle de ces mille traits insignifiants que le véritable artiste néglige, et à composer ainsi une œuvre plus simple, plus pure, plus haute, et pourtant vivante.

Ce double enseignement, par l'imitation du modèle gravé et de la bosse, je ne pense pas, Messieurs, qu'il soit nécessaire de le défendre devant vous. Si pourtant quelques personnes reprochaient à notre École d'employer les modèles gravés, voici ce qu'en peu de mots nous leur pourrions répondre. Sans doute, il n'y a dans la nature que des objets qui ont à la fois longueur, largeur, épaisseur, et le dessin qui est la reproduction sur un seul plan de l'aspect de ces objets doit les prendre tels qu'ils sont dans la nature; la copie d'un modèle gravé n'est qu'une œuvre de seconde main. Nous le savons, Messieurs, et c'est pour cela que nous regardons comme particulièrement important l'enseignement du dessin d'après la bosse. Mais, en même temps, ce genre de dessin est bien plus difficile; il demande à l'élève tous les talents à la fois, la science des plans, la justesse de la vue, le sentiment du clair obscur, l'exactitude

des proportions, l'entente de l'effet. L'art n'étant qu'une convention la plus élevée et la plus belle de toutes, il faut, pour représenter l'objet le plus simple, posséder les moyens et les procédés de l'art. N'est-il pas vrai que l'étude des modèles gravés où la nature est fidèlement et habilement imitée, donnera à nos jeunes élèves la connaissance et la pratique de ces moyens? Étudier comment Raphaël ou Michel-Ange traçaient avec un crayon la chaste image d'une vierge ou la puissante musculature d'un héros, n'est-ce pas une excellente leçon, après laquelle on se sent moins inhabile devant une figure en plâtre ou une figure vivante qu'il s'agit de représenter? L'exemple des maîtres profite à qui sait l'entendre; en le suivant, on apprend à connaître, à saisir, à fixer sur le papier ou sur la toile la beauté des œuvres de la nature; on se rend digne ainsi de la rendre directement, comme ils ont fait eux-mêmes.

Je viens de parler des grands maîtres. Ce sont eux, en effet, qui, seuls, doivent être proposés à l'imitation de nos élèves. Ce sont les premiers de leurs professeurs. Les autres, dont personne plus que moi n'estime le talent, sont là pour leur faire comprendre ce qu'il y a d'éternellement beau dans les œuvres des artistes de génie. Eux-mêmes le savent bien, et l'un d'eux m'écrivait, il y a quelques jours, ces paroles si justes : « Notre but est de pénétrer les élèves du sentiment des belles choses en appuyant, dans notre enseignement, aux bons endroits des modèles qu'ils ont sous les yeux. S'ils comprennent, on peut compter sur leurs progrès et leur travail; ils auront le mobile de l'artiste, la connaissance et l'amour du beau. » C'est pour cela, Messieurs, que nos modèles gravés et nos plâtres sont les reproductions des plus belles œuvres de la peinture et de la sculpture.

Le ministère des Beaux-Arts nous a donné, nous avons acheté nous-mêmes une collection de gravures, d'estampes, de photographies, de planches d'ornement, de bas-reliefs, de bustes, de statues qui n'offrent à nos élèves que les exemples les plus purs, les plus parfaits de la beauté artistique. Cette collection, déjà considérable, notre dessein est de l'augmenter encore; nous voudrions entourer nos élèves de ces œuvres admirables, les imposer à leur regard, en sorte qu'ils ne puissent arrêter leurs yeux que sur quelque modèle capable d'exciter en eux l'émulation et le goût du beau. Vous savez l'influence puissante

du milieu où nous sommes placés, sur notre esprit et notre caractère : les Grecs pensaient que la vue continuelle des chefs-d'œuvre de l'art formait l'âme de leurs enfants à l'amour du beau et du bien, et la portait même à la vertu. Sans aller si loin, tout le monde reconnaît la salutaire action des chefs-d'œuvre, sinon sur nos mœurs, du moins sur notre goût. La compagnie des maîtres façonne peu à peu l'élève, qui, sans le savoir souvent, s'imprègne, se pénètre de leur esprit et se prépare à les imiter, non en copiant leurs procédés et leur manière, mais en développant, d'après leur exemple, sa propre originalité.

Telle est, Messieurs, la voie que nous faisons suivre à nos élèves, pour leur donner l'intelligence, l'habileté, le goût, l'amour de l'art; pour en faire de véritables artistes. La base de notre enseignement, c'est le dessin. Le dessin se suffit à lui-même, et il est indispensable à tous les beaux-arts. Un crayon et du papier blanc, c'est tout ce qu'il faut pour créer un chef-d'œuvre; et le sculpteur, l'architecte ne sont qu'à la condition absolue d'être avant tout dessinateurs. Ce principe, que nous donnons aux modeleurs de l'Ecole, nous le répéterons à ceux mêmes qui, l'année prochaine, étudieront la peinture sur porcelaine. Les plus harmonieuses couleurs, posées sur des formes incorrectes ou mal définies, mal agencées, ne sont que des taches agréables peut-être à l'œil, mais insignifiantes et vaines. Nous ne médisons pas de la couleur; elle est le charme de la peinture, la fleur de beauté qui nous séduit; mais il ne faut y songer que lorsqu'on possède la science du dessin; la couleur est un surcroît qui doit s'ajouter au dessin, mais qui ne saurait en masquer l'insuffisance, encore bien moins le supplanter dans l'étude et le goût de l'artiste. Notre illustre Poussin, la plus grande gloire peut-être de l'école française, trouvait le coloris tellement attrayant, qu'il n'osa s'y adonner, de peur de lui subordonner le dessin. « Le charme de l'un, disait-il, pourrait me faire oublier la nécessité de l'autre. » Tenez-vous donc solidement attachés au dessin, Messieurs les Élèves, parce que, si la couleur est le charme, le dessin est le sens; et s'il est vrai que l'homme, dans toutes les manifestations de sa force intellectuelle, doit exprimer clairement une idée, une vérité; si l'artiste ne peint pas seulement pour peindre, comme l'orateur ne parle pas pour parler; si l'un comme l'autre doivent

dire quelque chose, nous transmettre leur intime pensée, le fruit de leur méditation, ou nous communiquer l'émotion de leur âme, sachez avant tout dessiner, pour nous traduire fidèlement ce que votre esprit a conçu. L'expression, qui est le but direct du dessin, est la suprême beauté de l'art.

Mais pourquoi m'étendre en longs discours sur une vérité que vos maîtres vous ont enseignée, et dont votre propre expérience suffirait à vous convaincre? Plusieurs d'entre vous, avec une ardeur de savoir que nous louerons tant qu'elle ne sera point l'inquiétude d'un esprit frivole, ont, il y a trois mois, je ne veux pas dire abandonné, mais négligé un moment le dessin pour essayer du modelage. Qu'est-il arrivé? Que ceux qui savent assez bien dessiner ont été surpris de la facilité avec laquelle ils ont produit, du premier coup, des ouvrages dignes d'une sérieuse estime. Cette heureuse tentative doit être pour eux un encouragement à modeler, mais surtout à beaucoup dessiner. Une véritable science du dessin et une pratique suffisante de la terre et de l'ébauchoir peuvent faire un sculpteur excellent. Votre professeur de sculpture ne me contredira pas : il a rejeté vers le dessin ceux de vous qui s'étaient précipités trop tôt vers le modelage; il a voulu faire marcher de front les deux enseignements, et vous pouvez être certains qu'à la classe du midi aussi bien qu'à la classe du soir, il vous préparait à devenir des sculpteurs habiles.

Cette École de modelage et de sculpture, Messieurs, suit la même route que l'École de dessin, et toutes deux marchent parallèlement, fraternellement. C'est par des degrés sagement ménagés que le jeune modeleur est conduit aux plus hautes difficultés de son art. Il imite d'abord les objets les plus simples, des figures géométriques ; ce qu'il a fait depuis longtemps avec le crayon ou l'estompe, il le fait avec la terre : les principes restent les mêmes, l'instrument seul et la matière sont changés. Peu à peu il reproduit des formes de plus en plus complexes et variées, et s'élève jusqu'à la représentation de la figure humaine. L'un de vous même a eu la hardiesse de s'attaquer à une figure vivante, et le médaillon façonné peut prouver qu'il est à la veille d'être un habile sculpteur. Il faut le dire, toutefois, nous pensons que ces études d'après nature doivent être pour nos élèves la très grande exception, une faveur accordée en récompense de leurs autres travaux. La raison, c'est

que la tâche est trop au-dessus de leur expérience, s'ils veulent l'accomplir dignement. L'art n'est pas la copie servile de la réalité ; il en est une interprétation personnelle, originale. En imitant la nature, il s'impose des limites fatales ; il ne peut être aussi multiple que la nature, il est forcé de la simplifier ; mais s'il dit moins de choses à la fois, il doit en dire une avec plus de vigueur et d'intensité : l'art surtout dans la sculpture est une concentration. Étudiez une tête, un corps vivant, vous trouverez qu'il y a dans cette forme une qualité dominante, un caractère propre qui est en quelque sorte l'essence et l'âme. Ce caractère, cette âme souvent voilée et obscurcie par les traits accessoires, il faut la surprendre, la dégager et lui donner dans l'œuvre d'art une place si grande, une force si exclusive, une si frappante clarté, que tous les yeux la voient, que tous les esprits la comprennent et l'admirent.

C'est ainsi que l'art, en restreignant sa tâche, la grandit et l'élève; ce qu'il perd en étendue, il le gagne en profondeur. Ce travail de simplification puissante, Messieurs les Élèves, vous savez bien que vous ne pouvez pas l'accomplir ; si vous le pouviez, nous vous demanderions des leçons, au lieu de vous en donner. Vous devez donc apprendre de plus habiles que vous à imiter la nature comme un sculpteur intelligent sait l'imiter ; et à qui pourrions-nous vous adresser pour vous enseigner ce grand secret, si ce n'est à ces anciens, nos initiateurs et nos maîtres dans la poésie et dans l'art, à ces Grecs surtout, à ces sculpteurs qui étaient à la fois des penseurs et des poètes, qui avaient ce pouvoir divin d'enfermer une idée, un sentiment, une force de l'âme, dans une forme claire, pure, belle, harmonieuse, délices des yeux, joie de l'esprit?

Vous pouvez déjà, Messieurs les sculpteurs, admirer et étudier à l'École de parfaits chefs-d'œuvre : l'Antinoüs, le Gladiateur, la Vénus de Médicis, l'Enfant à l'oie et bien d'autres; nous les multiplierons autour de vous; vous serez comme cernés, pris et vaincus par ces beautés antiques, et quand vous serez parvenus à les sentir vivement, vous ne trouverez ni assez de temps, ni assez d'ardeur pour copier toutes ces merveilles, avec l'humilité et la tendresse qu'elles inspirent au véritable artiste. Le vœu de vos excellents professeurs sera alors réalisé : « nous mettrons sous vos yeux, selon leurs propres paroles, les beaux ouvrages des anciens, plus indispensables que le

maître ; nous formerons un milieu que l'élève doué ne fréquentera pas sans émotion. » Noble et féconde émotion, Messieurs, et que je vous souhaite à tous pour l'honneur de notre École et pour l'honneur de votre carrière !

Vous ne me reprocherez pas, j'en suis certain, de le prendre sur un ton trop élevé et de parler beaucoup trop du grand art, et point de l'art industriel. Parler des plus parfaites créations de l'art dans une École des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, les proposer comme un éternel modèle à des jeunes gens qui seront modeleurs, peintres sur porcelaine, ornemanistes, dessinateurs, c'est tenir le langage le plus pratique. Les meilleures leçons sont celles des plus grands maîtres; et quel que soit le point où vous deviez vous arrêter sur la route si belle et si large de l'art, pour y arriver le plus vite et le plus sûrement il faut choisir les meilleurs guides. L'un de vous me dira qu'il n'a pas d'ambition, qu'il n'aspire qu'à être un décorateur sachant son métier et capable de gagner honorablement sa vie ? Si vous ne pouvez faire mieux, je vous approuve; avoir plus d'ambition que de mérite, c'est toujours une souffrance, et souvent c'est la ruine. Mais pensez-vous que vous n'atteindrez pas votre but en étudiant les plus beaux ouvrages de Léonard de Vinci ou de Rubens, de Phidias ou de Jean Goujon ?

Apprenez des grands maîtres à dessiner, à modeler : vous dessinerez après et vous modèlerez tout ce qu'il vous plaira. Si vous savez bien reproduire la Joconde ou la Diane, vous excellerez à faire des fruits et des fleurs le jour même où vous le voudrez. Les applications de l'art sont nombreuses et diverses ; mais l'art est un. Efforcez-vous de l'acquérir dans son essence ; vous ne serez pas embarrassés de l'appliquer à n'importe quel ouvrage. Quels décorateurs que Phidias ou Michel-Ange ; quel ornemaniste que Raphaël ! Et n'allez pas penser que je vous cite de trop grands noms, élevés trop au-dessus de votre profession et de vos espérances. Que ce mot *d'industrie*, qui s'unit au mot d'art dans le titre de votre école, ne vous abuse point. Ne croyez pas, vous dirai-je, empruntant les paroles de M. Lafond, « en vous consacrant à l'art industriel, faire de l'art inférieur; il y a là un adjectif nouveau créé par le développement de l'industrie et fait pour troubler les idées; il n'y a de différent que le lieu où on le fait et la matière dont on se sert : c'est de l'art fait dans la fabrique sur une matière quelconque, au même

titre que le travail du sculpteur et du peintre fait dans l'atelier. » Souvenez-vous de ces paroles, soyez honorés de devenir des décorateurs, des modeleurs, des ornemanistes, parce que, si vous le voulez, vous serez toujours, quoi que vous fassiez, des artistes véritables; ne parlez pas de la médiocrité de votre profession; craignez seulement la médiocrité des œuvres; le génie artistique a cent formes toutes admirables; que votre unique souci soit d'en saisir une.

Notre honorable président, dont la voix a tant d'autorité dans cette matière qu'il connaît si bien, vous a dit tout à l'heure ce qu'il vous fallait faire pour atteindre sûrement le but : je n'ai garde d'insister sur ce point. Je résume en deux mots tous mes conseils : aimez vos maîtres; aimez l'art.

Ces deux vertus de votre état, déjà un grand nombre d'entre vous les pratique; j'aime à vous rendre cette justice. Les résultats de cette première année en sont la preuve manifeste. Je ne voudrais pas trop vous louer en public; une certaine pudeur m'interdit de faire valoir, par ses fruits, l'enseignement de notre chère École. Que nos concitoyens regardent et jugent; et, après avoir examiné tous ces ouvrages divers de votre crayon ou de votre estompe, des plâtres produits par une classe de modelage composée en grande partie de débutants, si leur jugement est favorable, comme nous l'espérons, qu'ils en attribuent le mérite à vous, Messieurs les professeurs, dont le dévouement égale le talent, et à vous aussi, Messieurs les lauréats qui avez si bien profité de leurs leçons et donné à vos camarades l'exemple de l'assiduité, de l'ardeur et des progrès constants. Que dis-je, les lauréats? Nous n'avons pas pu récompenser le zèle et le mérite de tout le monde; beaucoup de ceux qui ne seront pas nommés doivent tenir pour certain que nous estimons leur travail et leurs efforts, et qu'ils ont une grande part de notre intérêt et de nos sympathies. Les inconnus d'aujourd'hui seront peut-être demain les triomphateurs.

Messieurs, notre regret a été particulièrement vif de ne pouvoir couronner toutes les jeunes filles qui ont suivi les cours de l'École, et le choix parmi elles nous a été pénible. Il a fallu pourtant se borner, et d'ailleurs la classe entière a reçu tout à l'heure de notre président un compliment qui vaut bien des couronnes.

Voici la liste des Élèves de ce cours qui ont mérité les récompenses :

Trois médailles de vermeil sont décernées, pour leurs travaux, d'après la gravure et la bosse, à Mlles Marie Damet, Faucher et Mme Marie Nicaud.

Quatre médailles d'argent sont décernées :

Pour la bosse et la gravure, à Mlle Rose Salomon et Mme Yvetot.

Pour les fleurs, à Mlles Chaminade et Léontine Cœurdassier.

Six médailles de bronze sont décernées :

Pour la bosse et la gravure, à Mlles Deschamps et Marie Hévras.

Pour la gravure, à Mlles Francine Capet, Larivière et Tharaud.

Pour l'ornement, à Mlle Amélie Bruneteau.

Cours des Jeunes Gens.

DESSIN.

Une médaille de vermeil est accordée, avec une mention spéciale, à un Élève qui mérite d'être proposé à tous comme un excellent exemple : M. G. David.

Trois médailles de vermeil sont décernées :

Pour leurs travaux, d'après la gravure et la bosse, à MM. Ch. Balleroy, Pierre Jonchade et Alphonse Valery.

Neuf médailles d'argent sont décernées :

Pour leurs travaux, d'après la gravure et la bosse, à MM. François Dupuy et Henri Macaire.

Pour l'académie, la tête, l'ornement, d'après la gravure, à MM. Félix Brissaud, Aubert Damet, Édouard Darde, Léon Darhou, François Delage, Denardou, Mage et Eugène Mazabreau.

Sept médailles de bronze sont décernées :

Pour leurs dessins d'après la gravure, à MM. Hébras, Junien, Leclerc, Lesou, Maury, Marcel Raymondaud et Léonard Valette.

Une mention est accordée à MM. Marcelin Bardet, Denis, Dugéry, Frugier, Jandau, Laduranty, Mercier et Polidor Ribière.

Pour le dessin linéaire, à M. Adrien Moreau.

MODELAGE.

Cette classe, inaugurée il y a trois mois, a déjà donné d'excellents résultats. Les élèves, qui déjà savaient modeler, ont fait des progrès remarquables; plusieurs commençants ont révélé de réelles aptitudes; pas un seul n'a été jugé indigne d'affronter l'épreuve d'une exposition publique.

Une médaille de vermeil est décernée à M. Theillout.

Une médaille d'argent, à M. Clément.

Quatre médailles de bronze, à MM. Charles Balleroy, Drouet, Mage et Pilliard.

Une mention est accordée à MM. Hébras, Émile Lagrange et Rogeron.

Limoges, typ. CHATRAS et Cᵉ.